Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 21 (1971)

Heft: 4

Buchbesprechung: The Jesuit Academy (Pensionnat) of Saint Michel in Fribourg, 1827-1847 [Kathleen Ashe]

Autor: Mützenberg, Gabriel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

KATHLEEN ASHE, *The Jesuit Academy (Pensionnat) of Saint Michel in Fribourg, 1827–1847*. Fribourg, Editions universitaires, 1971. In-8°, 196 p. («Etudes et recherches d'histoire contemporaine», collection publiée par R. Ruffieux, Professeur aux Universités de Fribourg et Lausanne).

Le monumental bâtiment inauguré en 1827 pour abriter le pensionnat confié à la Compagnie de Jésus devait être le témoin, en dépit de prédictions pessimistes, d'une affluence considérable d'élèves. Alors qu'on en avait ironiquement annoncé, devant ses impressionnantes façades, une vingtaine tout au plus, on en verra soudain venir, après de modestes débuts, près de 350 chaque année. La fermeture des établissements des Jésuites en France, en 1828, donnait subitement à la nouvelle institution fribourgeoise une impulsion extraordinaire. Quelque 2000 jeunes gens en effet – une bonne moitié de Français, des Suisses, des Allemands, des Italiens, des Belges, des Espagnols, des Anglais, des Américains... – passeront de 1827 à 1847 par l'Académie. Fils, pour la plupart, de familles aux noms à particules ou ornés de titres nobiliaires, ils demeurent à Fribourg de quatre à sept ans et y attirent, en même temps que bien des maîtres spéciaux, toute une société aristocratique. Quelque 180 prêtres d'origines aussi diverses, au cours de cette même période, s'emploient à faire de cette jeunesse privilégiée une élite intellectuelle et spirituelle totalement soumise à l'Eglise romaine.

Ce grand dessein est analysé d'un regard clair et pénétrant par Sœur Kathleen Ashe, dominicaine venue des Etats-Unis pour continuer ses études universitaires à Fribourg. Elle précise sans inutiles longueurs l'origine et l'histoire du Pensionnat juxtaposé au Collège Saint-Michel, en décrit les principes, l'organisation, le programme, insiste sur l'importance qu'y revêtent l'enseignement de la religion et de la morale d'une part, la formation du caractère et l'éducation mondaine de l'autre, pour terminer son ouvrage en mettant en lumière l'esprit de l'institution et l'influence exercée par l'Académie au long de vingt années d'activité.

Le film qui se déroule ainsi sous les yeux du lecteur comporte quelques temps forts. Les Jésuites arrivent à Fribourg en 1580 avec le célèbre Pierre Canisius, fondateur du Collège Saint-Michel. La dissolution de l'Ordre, en 1773, ne signifie pas la suppression de l'école presque deux fois séculaire déjà. Les pères, sous l'habit de prêtres séculiers, continuent leur enseignement. Ainsi se dessine une persévérance que le rétablissement de la Compagnie en 1814 et le rappel de ses membres à Fribourg en 1818 affirmera dans le contexte politique particulier du temps de la Restauration. Les principes des Jésuites, Sœur Kathleen Ashe le montre clairement, n'ont alors pas changé. Qu'ils le veuillent ou non, et sans faire à proprement parler de la polititique, ils travaillent de toutes leurs forces pour le trône et l'autel. Le libéralisme, à leurs yeux, se confond avec le mal. La philosophie et l'histoire qu'ils enseignent, le catholicisme exalté qu'ils prêchent parlent plus haut que les pires intrigues. Ils sont dans la cité des bords de la Sarine comme un symbole, comme un drapeau. Aussi n'est-ce pas à tort,

bien qu'ils ne s'immiscent pas directement dans les affaires de l'Etat ou des partis, qu'ils passent pour les plus solides défenseurs du *statu quo*. A l'heure du Sonderbund, face à un Girard qui conseille la neutralité, ils répandent autour d'eux une atmosphère d'exaltation religieuse et d'attente du miracle qui contribue à jeter Fribourg dans la guerre.

La pédagogie offre un autre champ d'oppositions où l'on retrouverait face à face le Père Girard et les Jésuites si le Cordelier, au moment de la fondation du Pensionnat, n'avait quitté la ville depuis quatre ans. Sœur Kathleen Ashe, qui concentre son attention sur cette institution, ne met que peu en parallèle les conceptions pédagogiques de l'ancien préfet des écoles primaires et celles des pères de l'Académie. Elle se contente de démontrer que ces derniers, bien qu'excellents éducateurs, se trouvent en quelque sorte hors de la course, et partisans, en dépit des substantiels élargissements de leur programme, d'un ordre de choses périmé. Ils préparent leurs élèves pour une société qui est en train de mourir. Les études qu'ils proposent sont coupées de la vie réelle. Les élégances de la langue latine leur semblent un but en soi. Ils sont maîtres d'éloquence, non maîtres à penser. Quant à l'histoire suisse, quand ils se mettent à l'enseigner, ils en font un tissu d'affirmations inexactes ou passionnées (p. 68).

Les Jésuites, on le devine, font à l'enseignement religieux une place de choix. Leur méthode semble excellente à l'auteur. Elle défend leur éducation morale, pourtant bien contestable. Mais elle se montre sévère pour la vision pessimiste du monde qu'ils donnent à leurs élèves dans leur *Catéchisme du mépris du monde*. Peut-être oublie-t-elle quelque peu le réalisme sans complaisance des apôtres à l'endroit d'une humanité naturellement sans Dieu et, par conséquent, sans espérance. Quoi qu'il en soit, l'univers des Jésuites, à juste titre, lui paraît fermé sur le plan de la foi comme sur celui de la culture. Une vie spirituelle intense, favorisée par les congrégations d'élèves, les retraites, la musique, n'y change rien. Il ne s'ouvre, semble-t-il, que sur les activités annexes, artistiques ou sportives, telles que théâtre, chant, orchestre, fanfare, fêtes en plein air, excursions d'été. Les écoliers qui, pendant les vacances, ne rentrent pas chez eux, entreprennent en effet, sous la conduite de leurs maîtres, des voyages à pied à la Toepffer dans lesquels «ils se font remarquer par leurs manières agréables et polies» (p. 116).

L'Académie de Fribourg, on le voit, offre des similitudes frappantes avec des instituts privés comme ceux de Naville ou de Toepffer à Genève. Mais on y retrouve aussi, comme dans le Collège de cette ville, un conservatisme culturel et pédagogique qui se manifeste aussi bien dans la conception des études que dans la discipline que domine un esprit d'émulation, donc de rivalité. Bien des comparaisons, à cet égard, pourraient être faites. L'auteur s'en abstient. Mais sa captivante monographie – rédigée en anglais – introduit le lecteur dans la vie d'une institution fortement représentative d'une tendance de l'époque et préfigurant en même temps, par

son rayonnement international, l'Univeristé catholique de Fribourg. C'est dire tout son intérêt.

Genève *Gabriel Mützenberg*

VICTOR AIMÉ HUBER, *Erinnerungen an Fellenberg und Hofwyl.* Hg. von ANTON LINDGREN. Bern, Staatsarchiv, 1971. 64 S., 2 Farbtaf., 4 Abb. (Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde, 33. Jg., 1971, Heft 1.)

Victor Aimé Huber, geb. 1800, einer der ersten Schüler Fellenbergs, hat seine Erinnerungen an Hofwyl und seinen Gründer niedergeschrieben. Anton Lindgren, ein Kenner von Fellenbergs Wirken, hat sie zu dessen 250. Geburtstag – offenbar zum ersten Male – im Druck vorgelegt.

Huber, zehn Jahre lang (1806–1816) Schüler an Fellenbergs Institut, war nach einem ihm nicht gemässen Medizinstudium Professor der Literaturgeschichte an verschiedenen deutschen Universitäten. Seine Schulerinnerungen sind ausserordentlich farbig und lebendig geschrieben, weniger in den Partien über Schulung und Unterricht als in der Zeichnung der Personen, von Fellenberg selbst über die Lehrer zu den Frauen und Männern des Hausdienstes (Gritli und Johannes!), die in seiner Erinnerung zu Recht eine nicht geringe Rolle spielen. Besonders reizvoll dargestellt sind die Rituale zur Aufnahme neuer Schüler in die Gemeinschaft, die Anleitung der Schüler zur Handarbeit in Garten, Feld und Werkstatt und ihre sportliche Ausbildung. Kritisch beleuchtet Huber vor allem die religiöse Erziehung. Hier wie auf dem übrigen pädagogischen Gebiet (im engeren Sinne) gelingt es ihm in der Rückschau nicht, eine eigentliche Methode Fellenbergs zu erkennen. Der ganze Text zeugt nicht von einem systematischen pädagogischen Ansatz, sondern von der Wirksamkeit der Persönlichkeit Fellenbergs und der von ihm beigezogenen Lehrer sowie von seinem organisatorischen Talent. Der Unterricht ist packend und originell dort, wo ihn ein origineller Kopf erteilt; haften bleibt im Gedächtnis nicht ein Bildungsganzes, sondern der rückschauende Schüler verbindet einzelne eindrückliche Stoffe (Antike, Nibelungenlied, geographische Anschauung!) mit bestimmten Lehrern.

Im Grunde aber gibt Huber eine doppelte Apologie Fellenbergs: sich selber gegenüber versucht er mit Fellenberg ins reine zu kommen, nachdem er im Streit von Hofwyl weggegangen ist, und nach aussen verteidigt er ihn gegen den Vorwurf, er sei gedanklich unklar, ehrgeizig und besitzgierig gewesen.

Ursprünglich – etwa in der unerhört lebendigen Szene von der Zähmung eines wilden Pferdes – steht Fellenberg als Heros da, auch physiognomisch mit Napoleon verglichen: als der alles Beherrschende, Ordnung Schaffende, Überschauende. Daneben ist Huber v. a. seine «erbarmende Liebe zu dem Volke» wichtig, die sich in der organisatorischen Gestaltung seines grossen